

|               |   |
|---------------|---|
| <h1>1971</h1> | <p>Source :</p> <p><i>Mai, N° 19 - 1971</i></p> |
|---------------|---|

## LA FORCE DE LA COMMUNE

Marcel Liebman

La gauche impuissante. La gauche masochiste. La gauche dévote. La gauche qui, aujourd'hui, célèbre un combat désespéré, une défaite écrasante, un massacre : la Commune de Paris. La gauche des luttes impossibles et des cérémonies funèbres, des échecs sublimés, des causes perdues qui se retrouve et se rassemble autour d'un souvenir vieux de cent ans, ranimant, comme le font à travers le monde les cohortes nostalgiques d'anciens combattants, la flamme sacrée allumée par les fervents du mythe.

Dans cette diatribe facile, chère aux « réalistes », rien n'est vrai et ce dénigrement tait les raisons légitimes qu'ont la gauche, les socialistes, les révolutionnaires d'évoquer la Commune. Ce qui les inspire, ce n'est pas - ou ne devrait pas être - le culte des héros ni la fidélité aux martyres. En cette occasion, si propice pourtant aux épanchements émotifs, notre démarche reste *politique*. Nous célébrons la Commune parce que la bourgeoisie, après en avoir assassiné les acteurs et calomnié l'oeuvre, a cherché à la biffer de l'histoire. Cette absence de mémoire, qui fut une escroquerie, appelle une réponse.

Voici de quoi il s'agit : il y a peu la France officielle et officieuse, celle de Pompidou et de *Paris-Match*, des sons et lumières et de l'école républicaine, a commémoré avec éclat le bicentenaire de Napoléon. Mais actuellement, cette même France, officielle et officieuse, si prompte cependant à idéaliser, édulcorer, affadir et glorifier son passé, ignore délibérément ce centenaire. Ni cérémonie, ni discours, ni défilé militaire et une seule exposition, une seule, organisée par quelque municipalité communiste de la banlieue parisienne. Ce silence n'est pas dû au hasard. Il est dans la logique même de la mystification bourgeoise. Cette dernière a fondé sa légitimité sur le mythe de valeurs universelles, des droits de l'homme, de l'intérêt général et de l'unité nationale. Or, pour ce qui est de la France - celle de la liberté, de l'égalité, de la fraternité -, le régime qui s'identifie au libéralisme démocratique, à la suite de l'écroulement de l'Empire et qui, depuis, sans interruption - si l'on excepte la parenthèse vichyssoise - se drape dans les plis écarlates de l'étendard républicain, ce régime est né d'un massacre. Loin d'être le

fruit et le couronnement d'une épopée nationale, il s'est édifié sur un charnier et le reconnaître contredirait la logique même de la mystification libérale. Celle-ci peut à son gré revendiquer Bonaparte, Pasteur, Foch, Hugo et le général Leclerc ; elle peut drainer ses pèlerins vers Ajaccio, Verdun et Oradour. Mais les Communards lui sont inassimilables parce que, écrasés et défaits, ils détruisent ses mensonges et rétablissent une vérité compromettante. C'est pourquoi la bourgeoisie a toutes les raisons de se taire et la gauche toutes les raisons de parler.

### **Les récupérateurs**

Elever la voix, mais pour quoi dire ? Dire ce que fut la Commune et rompre la conspiration du silence, c'est déjà défier le conformisme et restituer à l'histoire sa vertu explosive. Mais il faut aller plus loin et interroger la Commune pour en retirer les enseignements. Elle était morte depuis deux jours - 48 heures - à peine, et les pelotons d'exécution versaillais fonctionnaient encore, que Karl Marx s'y employait. Attitude caractéristique que Max Gallo, en mal de dénigrement anti-socialiste, a qualifiée de « récupération ».<sup>1</sup> C'est vrai que Marx avait, en septembre 1870, déclaré que « *tout essai (de la part de la classe ouvrière française) de renverser le nouveau gouvernement... serait une folie désespérée* ». C'est vrai qu'il avait alors affirmé que « *les ouvriers français doivent remplir leurs devoirs comme citoyens ... (qu'ils ne doivent pas se laisser entraîner par les souvenirs nationaux de 1792... (Qu'ils) ont à édifier l'avenir, calmement et résolument* » Et c'est vrai que le même Marx, en avril 1871, en pleine Commune, en plein milieu de cette révolution qu'il n'avait pas souhaitée et dont il s'était méfié, écrivait : « *De quelle souplesse, de quelle initiative historique, de quelle faculté de sacrifice sont doués ces Parisiens ... L'histoire ne connaît pas encore d'exemple d'une pareille grandeur !* » ».

Et le 30 mai, après la défaite : « *Le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le glorieux fourrier d'une société nouvelle* ».

Parler de « récupération » (récupère-t-on d'ailleurs des vaincus ? Marx, après tout, aurait pu dire, après tant d'autres, et avant tant d'autres : je vous l'avais bien dit !), c'est ne rien comprendre au phénomène révolutionnaire et à l'esprit des révolutionnaires. Comme tous les grands ébranlements sociaux, la Commune est née d'un mouvement spontané des masses : une révolte plus qu'une révolution. Lorsque, le 15 février 1871, le comité central (improvisé) de la Fédération des Bataillons de la Garde nationale décida de n'accepter en aucun cas de rendre ses canons à l'ennemi, il prit une décision essentielle dont la création de la Commune ne devait qu'être l'application.

---

<sup>1</sup> Cf. Max Gallo, *Tombeau pour la Commune*, Robert Laffont, Paris, 1971.

Or, ce fut, selon l'expression de Jacques Rougerie, une décision prise par une assemblée qui « *ne comptait que des obscurs* ». L'action du 18 mars par laquelle la Commune naît véritablement et par laquelle le gouvernement officiel et légal, celui de Thiers, des « ruraux » et des « capitulards », est chassé de Paris, cette action ne fut pas moins anonyme ni moins spontanée : prévue par personne et dirigée seulement par un sentiment de révolte et un refus indigné ressentis par le peuple de la capitale. Cette spontanéité fait la force et la faiblesse des révolutions. La faiblesse parce qu'elle trahit une absence de direction, de coordination, de stratégie. Mais la force parce qu'elle en révèle le caractère populaire, condition indispensable du succès, condition insuffisante mais nécessaire de la victoire.

Devant pareille explosion, deux attitudes, au moins, sont possibles : le refus d'entériner le soulèvement en arguant de ses faiblesses, de l'absence de perspectives, des risques de la défaite et, d'autre part, le ralliement à l'imprévu, à l'improbable au soulèvement populaire. Ce ralliement n'est pas un effacement de la raison ni une abdication de l'intelligence. Il est la reconnaissance, au contraire, d'une réalité sociale qui échappe à l'emprise des individus : l'explosion de colère du peuple et sa révolte armée. Le choix du moment peut alors être critiquable, la méthode douteuse, l'objectif incertain. Tous ces doutes pourtant reculent devant l'évidence de la révolution en marche. Une évidence contraignante pour les révolutionnaires : l'échéance qui guidait leur engagement s'est produite et toute considération d'opportunité recule devant cette réalité. D'autant que le premier assaut victorieux a libéré des énergies insoupçonnées et révélé des possibilités auxquelles personne n'osait croire. En pareilles circonstances, le tempérament et la raison révolutionnaires s'accordent et commandent aux « leaders » de suivre les masses. C'est ce que fit Marx en 1871. Lénine ne fit rien d'autre en 1917.

Les sociologues, aujourd'hui, nous disent : les masses parisiennes et leurs chefs eurent également tort. Ils auraient dû comprendre les réalités de leur époque : le prolétariat trop faible pour prendre le pouvoir, la société n'ayant pas atteint le degré de maturité suffisant pour le socialisme. Fallait-il donc que, fort de ces convictions et ainsi armé de patience, le peuple de Paris soit resté sans réplique devant les provocations de la droite, devant la volonté de le désarmer, devant les tentatives de rétablir la monarchie ou de renforcer le conservatisme ? Le choix était-il entre la sagesse héroïque et l'impulsivité fatale ? ou, comme le dit Marx, malgré son scepticisme initial, la réaction ne plaça-t-elle pas les travailleurs de Paris « *devant l'alternative ou de relever le défi ou de succomber sans combat. Dans le dernier cas, la démoralisation de la classe ouvrière serait un malheur bien plus grand que la perte d'un nombre quelconque de « chefs* » ? Lorsque le mouvement révolutionnaire des masses entraîne l'adhésion des leaders, ce ne sont pas eux en

tout cas qui « récupèrent » leurs troupes mais ces dernières, au contraire, qui récupèrent leurs « guides ».

La « récupération » tiendrait, d'autre part, dans l'approbation par Marx d'une révolution qui ne fut pas marxiste, révélant au contraire maintes influences proudhoniennes, blanquistes et jacobines. Mais Marx ne présenta jamais la Commune comme l'expression du socialisme scientifique. Pour ne pas avoir voulu, en raison de ses faiblesses doctrinales, la condamner et avoir ainsi tourné le dos à une pédanterie contre-révolutionnaire, aurait-il fait, pour autant, oeuvre de « récupérateur » ? En aucune façon, puisqu'il se contenta de la définir, avec beaucoup d'exactitude, comme « *la première révolution dans laquelle la classe ouvrière était ouvertement reconnue comme la seule capable d'initiative sociale* » et de la présenter comme la « *forme politique, à la fin découverte, sous laquelle on pouvait réaliser l'émancipation économique du Travail* ».

### **Révolution et démocratie**

Qu'est-ce à dire? Que le programme des communards et leurs réalisations concrètes furent socialistes ? Que la Commune réussit à poser en termes nets et contemporains le problème de la lutte des classes ? Que la perception par ses dirigeants des phénomènes économiques ait été parfaitement claire ? Nul ne l'a prétendu. Pas plus que ne furent irréprochables - de loin s'en faut - les mesures politiques dont elle prit l'initiative. Mais ce qui importe aux socialistes et aux révolutionnaires, ce qui justifiait l'approbation de Marx, c'est que l'approche par les communards de la réalité politique fut authentiquement démocratique et, partant, en rupture avec les canons de la démocratie libérale et bourgeoise : suppression du parlementarisme et du clivage entre pouvoir législatif et pouvoir exécutif, suppression de l'armée permanente, révocabilité des élus, éligibilité des fonctionnaires et stricte limitation de leurs salaires, création d'un enseignement public largement ouvert et, en particulier, ouverture de nombreuses écoles de filles, encouragement, enfin, aux associations ouvrières jusqu'alors interdites ou, au mieux, tolérées. Mais comme le dit Karl Marx, « *la grande mesure sociale de la Commune, ce fut sa propre existence agissante* ». Dans son excellent *Paris libre, 1871*<sup>2</sup>, Jacques Rougerie nous fait sentir la réalité de cette formule un peu abstraite ; il décrit la « fête » que fût la Commune, les mille formes que prit la politisation du peuple, l'atmosphère enthousiaste des meetings populaires, la prolifération des journaux et des affiches ; en d'autres termes, la « gigantesque

---

<sup>2</sup> Jacques Rougerie, *Paris Libre 1871*, Seuil, Paris, 2004

*libération de la parole* » - qui traduit, plus que toute institution, la vérité des conquêtes démocratiques.

Cette libération de la parole et des hommes voilà l'essentiel. En regard de cela, les considérations qui pèsent les mérites et les inconvénients du centralisme ou du fédéralisme sont d'un poids dérisoire : des querelles d'école balayées par le souffle révolutionnaire. Mil neuf cent dix-sept verra se produire un phénomène analogue, les nécessités de l'action des masses et les perspectives ouvertes par leurs succès reléguant à l'arrière-plan les controverses théoriques sur la spontanéité prolétarienne ou les nécessités de l'encadrement partisan. Voici donc Marx, prophète, nous dit-on, du socialisme autoritaire, gardien jaloux, affirme-t-on d'un dogmatisme sectaire, voici Marx - et à sa suite Lénine - proclamant la grandeur d'une révolution qui fut, à bien des égards une révolution libertaire. S'en étonneront seulement, outre les contempteurs aveugles, ceux que la rigidité des formules théoriques transforme en doctrinaires stériles. Les révolutionnaires sont, par définition, d'une autre trempe. Le mérite de la Commune est, en tout cas, de démontrer, si besoin était, qu'il n'y a de révolution que dans la libération effective des masses et donc dans la démocratie.

### **Echec ou alibi ?**

La défaite de la Commune a entraîné une hémorragie de la classe ouvrière française - cent mille victimes. Mais cet écrasement, qui fut un drame et un désastre, a permis au socialisme d'éviter les pièges de la déification. Quoi qu'en pense, en effet, Max Gallo dont la connaissance de l'histoire est ici largement prise en défaut, le mouvement révolutionnaire n'a pas mythifié la révolte des travailleurs parisiens. Il a, au contraire, réussi à poser à son égard un jugement sain où la solidarité n'exclut pas la critique. Les erreurs des communards ont ainsi été mises à nu sans la moindre complaisance : excessive modération envers les Versaillais, respect exagéré de certaines formes de la démocratie, souci de préserver des unanimités pourtant impossibles. Les révolutions manquées ont, de ce point de vue, des mérites que ne possèdent pas les révolutions triomphales. Ces dernières inspirent un culte, là où les premières incitent à la réflexion critique. La victoire bolchevique, pour sa part, a donné naissance à des modèles que le « marxisme-léninisme » a codifiés en dogmes, trahissant, par là même, la richesse vivifiante de la Révolution d'octobre. Il n'en a pas été ainsi de la Commune de Paris.

Son échec, par contre, aura alimenté le « réalisme » des socialistes de la modération, de la patience et de la résignation. Dernière insurrection (provisoirement) victorieuse d'Europe occidentale, elle serait la démonstration du caractère désormais vain des révolutions violentes. Il est vrai que cette expérience n'a plus été renouvelée et que l'épicentre des insurrections prolétariennes s'est

depuis un siècle régulièrement déplacé vers l'Est : spartakisme allemand, bolchevisme russe, révoltes et succès des ouvriers et des paysans chinois. On en conclut que l'ère des barricades est définitivement révolue. Hommage à ceux qui, par leur sacrifice, ont montré aux nouvelles générations, les limites du possible ! Gloire aux communards qui ont indiqué ce qu'il ne faut pas faire ! Voilà le raisonnement tenu - sinon exprimé - par les représentants du courant social-démocrate.

Impérissable bon sens des Prudhomme de la lutte des classes ! Il aurait quelque chance de convaincre s'il pouvait s'appuyer sur quelques démonstrations complémentaires. A commencer par celle de l'efficacité des méthodes progressives et pacifiques. Mais si les Communards, en raison des circonstances de l'époque et de la défaite qu'ils ont subie, n'ont pas été en mesure d'instaurer le socialisme, les partisans des voies évolutives, en un siècle de sagesse, de raison et d'empirisme, ont-ils fait preuve de plus d'efficacité ? Ont-ils eu raison de la bourgeoisie ? Ont-ils seulement réussi à entamer un pouvoir qui demeure aujourd'hui si grand que le souvenir de la Commune, banni des calendriers officiels, demeure l'apanage des minoritaires et des oppositionnels ?

L'écrasement de la Commune ne prouve finalement rien d'autre que la difficulté et le risque extrêmes du projet socialiste. Cette difficulté et ce risque ne tiennent pas seulement à la gigantesque ampleur des tâches à résoudre, mais aussi à l'acharnement et à la brutalité que les défenseurs de l'ordre ancien mettent à le défendre. Car si l'héroïsme, l'enthousiasme et les errements des communards sont riches d'enseignements, la folie sanguinaire des Versaillais - trente mille hommes et femmes assassinés dans les quelques jours qui suivirent la fin des combats - n'est pas moins édifiante.

De ce point de vue aussi, le centenaire de la Commune de Paris se doit d'être médité. Son issue fatale a annoncé d'autres déchaînements de la terreur réactionnaire. Ses débuts prometteurs préfiguraient d'autres efforts pour libérer l'homme du capitalisme.

Il disait donc vrai, le membre anonyme de la I<sup>re</sup> Internationale qui, dans Paris en flammes, lançait cet appel :

*« Frères du monde entier, notre sang coule pour votre liberté ; notre triomphe est le vôtre : debout tous !*

*« Voici l'aube ! ».*